

**Pier Rodier**  
**Une voix en contrepoint**

Marie-Élisabeth Brunet

---

Number 93, September 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41910ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Brunet, M.-É. (1997). Pier Rodier : une voix en contrepoint. *Liaison*, (93), 12–14.

# Pier Rodier **Pier Rodier** Pier Rodier Pier **une voix en contrepoint** Rodier

par Marie-Élisabeth BRUNET

« Je ne suis pas un gars qui vient d'une ville ou d'un village d'ouvriers. Je n'ai pas la mine dans les pieds pis dans le corps. Je n'ai pas cette souffrance du corps et du *big boss* anglais. Je viens d'Ottawa. Je ne *fit* pas dans le milieu du théâtre franco-ontarien. »

Voilà, le morceau est lâché. Après 17 ans de création théâtrale en français en Ontario, Pier Rodier se sent encore comme une voix en contrepoint dans le chœur théâtral franco-ontarien, où il cherche sa place aux côtés des Jean Marc Dalpé ou Michel Ouellette. Pour lui, c'est un aveu difficile. « Il me semble que c'est la première fois que je peux le dire. Je veux qu'on comprenne bien. J'aime beaucoup Jean Marc. J'adore *Le Chien*. Mais c'est pas mon monde... »

Le monde de Pier Rodier, c'est d'abord et avant tout Ottawa, ville où il est né, a grandi et vit toujours, à quelques minutes de la frontière du Québec. Une ville où ce sont les mots et la parole qui font travailler les gens plutôt que la mine ou la forêt. Une ville de transit où Pier Rodier a rencontré des gens d'ailleurs qui lui ont laissé un peu d'eux-mêmes. Une ville où, bien qu'il ait choisi de créer en français, Pier Rodier ne se sent pas comme un être minoritaire.

Non pas qu'il refuse ses racines. Au contraire. Ses racines, il les a embrassées comme une révélation en voyant, à seize ans, *La Parole et la Loi* du Théâtre d'la Corvée. « On me racontait pour la première fois, et comme on ne l'avait jamais fait dans les livres d'histoire, l'histoire des Franco-Ontariens, la mienne. » C'est un coup de fouet pour celui qui jusque là était trop timide pour se joindre à la troupe de théâtre de l'école. L'année suivante, il monte sur les planches



Dans **72 miroirs cassés**, 1995

PHOTO : CLAUDE HURTUBISE

dans un spectacle dont la facture s'inspire de *La Parole et la Loi*. Ses études secondaires terminées, il fonde avec d'autres jeunes, la troupe communautaire Le Cabano qui deviendra, en 1987, une compagnie professionnelle, la Compagnie Vox Théâtre, dont il assume depuis la direction artistique.

Plus jeune de quelques années que la première génération de Franco-Ontariens à s'être donné une formation officielle en théâtre, Pier Rodier choisit d'apprendre sur le tas « par refus de jouer comme tout le monde ». Comédien, chanteur, musicien, dramaturge, metteur en scène, directeur de compagnie et même régisseur à l'occasion, il touche à tout. Ses spectacles aussi couvrent toute la gamme : théâtre pour enfants et pour adultes, *one-man show*, cabaret, comédie musicale, vaudeville, œuvres dramatiques... Mais à travers tout ça, toujours un même fil conducteur : l'exploration des multiples possibilités qu'offre la voix comme outil de théâtre.

Aujourd'hui sa recherche englobe aussi tout le côté visuel des spectacles, un aspect que le théâtre franco-ontarien a négligé selon lui. « Notre art n'est pas seulement le mot, le texte. Notre art, c'est l'interprétation de ces mots et aussi le visuel des mots. On est tellement pognés à justifier notre existence par les mots qu'on finit par oublier les autres sens. »

Avant tout, Pier Rodier veut faire du neuf, proposer de l'inédit. Il ne veut surtout pas que son théâtre répète le déjà vu, le déjà fait. Il veut provoquer, non seulement par le propos, mais par la voix, la gestuelle, l'utilisation de l'espace scénique, la facture de l'espace plastique. Et après toutes ces années, il demeure convaincu qu'Ottawa lui offre un



lieu privilégié pour poursuivre sa recherche. « Certains ont dit que si j'avais vraiment du talent, je serais à Montréal. Ils ont peut-être raison. Sauf que je trouve qu'à Ottawa, j'ai une liberté d'expression qui me permet d'aller voir dans les sphères de l'imaginaire sans avoir de comptes à rendre. J'ai l'impression que la toile blanche est grande, très grande en Ontario français et que si j'étais à Montréal, je serais obligé de faire des compromis. C'est pour ça que je suis resté ici. »

Mais y a-t-il à Ottawa un public pour son théâtre ? Pier Rodier avoue sa frustration d'avoir trop souvent joué pour des poignées de spectateurs, même s'il s'empresse de souligner que *Sauvage*, son dernier spectacle présenté notamment dans le cadre des 25 ans de Théâtre Action et au Festival Fringe de Montréal, a rejoint environ mille spectateurs. « Le problème c'est que les médias ne parlent pas de nos vedettes. Je suis une vedette! Ça fait dix-sept ans que je travaille... »

À 34 ans, Pier Rodier se définit d'abord comme metteur en scène. « Avec *Duos pour voix humaines* (1994), je me suis rendu compte que j'avais réussi à nourrir les acteurs pour qu'ils comprennent leur rôle, à nourrir aussi le côté visuel du spectacle, à ajouter la musique et la trame sonore... » Et il rêve d'avoir des moyens financiers à la mesure de son imaginaire et de diriger des comédiens autres que les habitués de Vox.

Également comédien dans l'âme, Pier Rodier aimerait avoir d'autres occasions de jouer pour d'autres compagnies, comme il l'a fait cette année dans la production de *Le printemps*, M. Deslauriers du Théâtre du Trillium. « J'ai fait une bonne job, j'ai eu de bonnes critiques. Alors avis aux intéressés : je suis un être extrêmement à l'écoute, facile à diriger. » Mais dans un grand éclat de rire, il ajoute une mise en garde. « J' suis *show-off*. Je veux être en avant, mets-moi pas en arrière. J' suis celui qui dérange ! »

La télévision aussi l'intéresse, ainsi que le cinéma où il a déjà tenu quelques rôles. Un agent à Montréal le talonne dans cette direction. Et il n'attend que le bon moment pour préparer un CD et amorcer possiblement une carrière d'auteur-compositeur. « Je cherche encore la vraie voix du chanteur en moi. Je pense que j'ai besoin encore de vivre l'amour, la déception... Un jour je vais me présenter en scène, seul, avec mes états d'âme du moment, ma guitare et mon piano et je vais vous raconter ma vie. »

Metteur en scène, comédien, acteur, chanteur, musicien... la liste commence à être longue, mais elle n'est pas terminée car Pier Rodier a un autre aveu à faire. « *Liaison* sera le premier à le dire. Moi je peins. Je suis un peintre. C'est la seule forme d'art que je n'aie jamais cherché à vendre. C'est une expression personnelle extrêmement importante, une expression où je n'ai pas

besoin de me justifier. Un jour, quand je serai prêt, je vais tout sortir : mes tableaux, mes dessins, mes photos, mes sculptures... »

Un seul individu peut-il bien porter autant de chapeaux ? Oui, répond aussitôt Pier Rodier, de toute évidence piqué par une question que d'autres lui ont posée avant. « Je suis tout ça. C'est pour ça que j'ai de la misère à me brancher. Mais pourquoi est-ce que je devrais me brancher ? J'ai besoin de tout faire pour devenir qui j'ai envie d'être, qui je suis. »

Il y a deux ans, il n'a pas hésité à ajouter encore une corde à son arc en acceptant la présidence de Théâtre Action, mandat qu'il terminera en juin 1998. « Quand j'ai vu que la présidence de TA pouvait être possible, je me suis dit : Mon Dieu, la bibitte, le rebelle, celui qui *fit* nulle part peut être président de TA ! ». Sur un ton plus sérieux, il ajoute avoir voulu payer l'immense dette de reconnaissance qu'il a contracté envers TA. Car au fil des ans, cet organisme lui a permis de belles rencontres, notamment avec Marie-Thé Morin, sa complice de toujours à Vox. Il est heureux que sa présidence ait

coïncidé avec la reprise des festivals à Théâtre Action. « J'espère que je ramène la fête. J'aime les célébrations. Quand on célèbre, on se valorise individuellement et comme groupe. Y'a quelque chose de magique qui se passe. »

Autre projet qui lui tient à cœur, celui du Centre de théâtre francophone d'Ottawa qui est à se bâtir. « *La Nouvelle Scène*, c'est très important. On est en train de construire, pas pour les p'tits vieux comme moi (rires), mais pour les jeunes, pour l'avenir, pour ma nièce qui rêve de faire de l'opéra. Quand on aura notre lieu, on pourra inviter

les autres et bâtir des échanges. Ça va valoriser les produits d'ici. »

Au moment de notre rencontre, Pier Rodier préparait la prochaine saison de Vox, malgré les incertitudes qui planent relativement au financement de la compagnie. Au menu, une production communautaire en collaboration avec le Théâtre du Village d'Orléans et possiblement un Brecht en production professionnelle. Des projets donc, mais aussi une certaine lassitude, un besoin de prendre des distances face à cette compagnie qu'il porte à bout de bras depuis tant d'années. « J'ai tellement parlé de Vox pendant plusieurs années que les gens m'appelaient Pier Vox. Je ne suis plus Pier Vox. En ce moment, ce que je vis c'est Pier Rodier, ce que lui a le goût de dire, d'atteindre. »

Dans un an, Pier Rodier rêve donc de partir explorer ailleurs, se ressourcer. Il espère obtenir du Conseil des Arts du Canada une bourse de perfectionnement qui lui permettrait de travailler à San Francisco, Chicago et Paris avec des compagnies qui font du théâtre musical expérimental, du théâtre rap et du théâtre expressionniste.

« Pour moi, c'est récent de me dire artiste... Mais je ne doute pas du tout de la contribution que je peux apporter aux arts. »

